



«Suites ménagères» (2016), MAÏA FLORE/AGENCE VU POUR ATOUT FRANCE

Stéphane Breton
est au Forum philo
dimanche 7 novembre à 10 heures

STÉPHANE BRETON
cinéaste, ethnologue

Est-ce que je voudrais plutôt dire exister. C'est à la morgue qu'il y a des êtres. Un pigeon crevé au coin de la rue ressemble à tous les autres. Est-ce cela qu'on vise ? La ressemblance ?

Nous sommes capables de distinguer monsieur Moutarde de madame Violette. Nous le faisons tous les jours. Voici devant nos yeux des exemplaires uniques de quelque chose de semblable. Monsieur Moutarde et madame Violette étendus sous le drap pudique de leur dignité sont des êtres humains. Mais avons-nous dit là quelque chose de l'être humain ?

Je voudrais dire exister plutôt qu'être, car l'humain n'est pas ce qu'il est. Il est ce qu'il n'est pas. Il est ce qu'il devient et ce que les autres font de lui. Ce n'est pas en parlant d'être que l'on peut dire ce qu'il est, ce que nous sommes, ce que je suis. C'est trop peu.

Personnes oubliées

Nous sommes persuadés que notre être, notre individualité, notre cher corps, aimé ou détesté, c'est égal, sont à nul autre pareil. Et pourtant, pour pouvoir l'affirmer, nous devons recourir à la comparaison. Si monsieur Moutarde est différent de madame Violette, c'est qu'ils se ressemblent plus qu'ils ne dissemblent. Mais alors, où se cache l'unique en l'être humain ?

J'ai bien peur que nous n'ayons pris les choses par le mauvais bout. Nous sommes si bien habitués à l'idée que nous sommes des êtres irremplaçables que nous ne voyons plus ce qui fait la particularité non pas de telle ou telle individualité, mais de ce qui nous permet d'en avoir une.

Oui, je sème la confusion, mais c'est à dessein. Il va de soi que nous sommes des personnes, seulement voilà, nous avons perdu de vue pourquoi. Cela aussi fait partie de nous, cet oubli.

Le pigeon de Tokyo n'est pas bien différent du pigeon d'Abidjan. Ils parlent la même langue, si l'on peut dire. Le vent les a poussés où ils se trouvent. Mais l'espèce humaine est faite de tant de singularités que ce qui fait qu'elle est une vient de ce qu'elle est irrésistiblement différente. Là est notre bien le plus précieux.

Le règne de l'individu unique, prétendant suivre sa loi, n'existe donc pas et ce n'est pas pour demain.

Dans l'absolu, nous ne sommes pas. Nous sommes faits de relations à un lieu, une communauté, une histoire

Humains, avec autrui

C'est que l'espèce humaine n'est pas tant faite de singularités que de liens les constituant. Ce n'est pas être, qui nous fait croire à des substances, mais exister, qui nous rappelle les relations. Être humain, ce n'est pas être quelque chose, comme un pigeon est un pigeon, c'est être pris, fait et défait dans des relations.

Animaux généalogiques

Il y en a trois. Nous les connaissons si bien que nous ne les percevons plus.

La première est celle du lieu. L'humain est un être territorial. Les espèces animales changent avec le climat, pas l'humain, qui aime rester là où il est, le plus souvent où il est né. Ce territoire, il l'a fait à son image, bien sûr, puisqu'il lui ressemble.

La seconde est celle de la communauté de vues et d'habitudes qu'on appelle une culture. C'est le fruit qui pousse tout seul quand on partage une même existence. Éparpillez une poignée de gens dans une petite vallée, au bout de plusieurs siècles

ils auront inventé sans le savoir quelque chose que personne d'autre ne comprend, une langue pour commencer. Oui, une langue, grâce à laquelle nous exprimons notre individualité la plus secrète, mais dont nous ne sommes pas individuellement les auteurs. Cela ne veut-il pas tout dire de ce que nous sommes ?

La dernière enfin fait de nous des êtres plongés dans l'histoire. Ce n'est pas parce que nous naissons puis mourons, mais parce que n'engendrant pas avec n'importe qui, nous sommes des animaux généalogiques, les seuls sur cette terre fuyant l'inceste, tenus de se remémorer qui était là avant eux.

Territorial, culturel et historique, l'être humain n'est ce qu'il est parce qu'il existe avec d'autres. Si vous voulez comprendre ce qu'il est, ne palpez pas sa dépouille. ■

Dernier livre paru : « Les Fleuves immobiles. Voyage en pays papou » (Points, 2016).

Êtres humains, nous faisons partie du vaste univers du vivant

Passages et frontières

Elisabeth Roudinesco
est au Forum philo
samedi 6 novembre à 15 heures

ÉLISABETH
ROUDINESCO*
historienne

En 1930, dans un ouvrage célèbre (*Malaise dans la civilisation*), Freud lance une sentence qui aura un fort retentissement : « L'homme qui le premier jeta une insulte à la tête de son ennemi, et non une lance, cet homme-là fut le véritable fondateur de la civilisation. » Par ces mots, il entendait définir ce qui, à ses yeux, fondait le devenir humain de l'homme : renoncer, sinon à la pulsion de mort, du moins à la mettre en acte par le meurtre, au prix

Être humain, c'est être déterminé à la fois par un ancrage biologique, par une vie en société et par une structure psychique

d'ailleurs d'avoir le droit d'injurier son prochain. Et c'est la raison pour laquelle il resta toute sa vie un partisan inconditionnel de l'abolition de la peine de mort : aucun être humain ne peut accepter la légalisation de la pulsion de mort. Et, dans le même texte, il ajoutait que le premier homme à avoir renoncé au plaisir d'uriner sur une flamme était aussi le héros d'une conquête de la civilisation – la maîtrise du feu –, puisqu'il donnait à la femme les moyens d'entretenir un foyer. Certes, aujourd'hui, la division des sexes ne repose plus sur de telles assignations de rôle.

Et c'est pourquoi, au lieu de décliner à l'infini la fameuse phrase de Simone de Beauvoir – on ne naît pas ceci ou cela, on le devient –, je préfère souligner que l'on naît humain et qu'on le devient, que l'on soit femme ou homme, ou que l'on soit, ensuite, par choix, homosexuel, bisexuel, transgenre ou tout à la fois. On ne doit pas opposer le sexe (inné) au genre (construit), ni le genre au sexe. L'universel n'est rien sans la différence, et

réciroquement. Et de même, la « race » n'existe pas dans le monde humain, mais seulement des différences de pigmentation. Personne ne doit être racialisé ou racisé. Être humain, c'est être déterminé à la fois par un ancrage biologique, par une vie en société et par une structure psychique. Naître humain, cela veut dire aussi que l'on ne naît pas non humain et qu'on ne le devient pas. Nous ne sommes pas des animaux, même si nous appartenons au règne animal, contrairement à ce qu'affirment certains animalistes qui croient que l'on pourrait franchir la barrière des espèces en instaurant des mariages légaux entre humains et non-humains.

En réalité, c'est parce que nous faisons partie du vaste univers du vivant, avec des césures, des frontières et des passages, que nous devons, comme êtres humains, nous soucier des souffrances endurées par les non-humains. Tout nous différencie de l'animalité : le langage, la culture, la pensée scientifique. Mais tout nous en rapproche, comme en témoignent les cultures qui incluent l'animalité dans leurs représentations du monde.

Être humain, c'est aussi faire preuve d'humanité, mais, plus encore, reconnaître que la loi ne suffit pas toujours à résoudre l'énigme d'une pulsion meurtrière. Je prendrai pour exemple une destinée individuelle qui a fait couler beaucoup d'encre, celle de Jacqueline Sauvage (1947-2020). C'est au nom de cette humanisation de soi et d'autrui (la compassion), et non pas pour des raisons juridiques, qu'il fallait, selon moi, obtenir sa grâce en 2016, justement parce qu'ayant vécu un martyre pendant une vie entière auprès d'un mari monstrueux, elle trouvait normal de l'avoir assassiné. A cet égard, elle méritait d'autant plus d'être graciée qu'elle n'éprouvait aucun remords, aucune culpabilité. Telle est, à propos de ce cas singulier, la meilleure manière de ne pas victimiser une victime, mais de lui reconnaître sa pleine humanité. ■

Dernier livre paru : « Soi-même comme un roi. Essai sur les dérives identitaires » (Seuil, 2021). « Le Monde des livres » du 19 mars.

* Elisabeth Roudinesco collabore au « Monde des livres »

Le sourire, un appel à l'humanité

Là où les hommes sont, il y a des sourires. Objets de pensée légitimes pour interroger chaque plan de nos existences

Marie-Françoise Sales
est au Forum philo
dimanche 7 novembre à 11 heures

MARIE-FRANÇOISE
SALES
philosophe

L'idée d'humanité est problématique, en particulier parce qu'elle conduit à interroger l'essence de l'homme par-delà la diversité des existences singulières : qu'est-ce que l'humain, si les hommes sont capables de commettre des actes dont l'humanité

s'est absentée ? Il peut certes paraître naïf de tenter de penser l'humanité en prenant comme point de départ le sourire. Cette mimique silencieuse qui se dessine sur un visage lorsque certains muscles se contractent aux coins de la bouche et autour des yeux est en effet particulièrement modeste et discrète, le mot « sou(s) rire » en français indiquant d'emblée sa position de retrait. Le sourire est cependant une porte qui permet de pénétrer dans ce qu'il y a de plus humain en l'homme. Sans réduire l'humanité aux sourires – l'humanité n'est pas toujours souriante ! –, ni réduire le sourire à une mimique joyeuse, on peut en effet montrer que, en donnant accès aux multiples dimensions de notre humanité, les sourires permettent de

contempler et d'interroger chaque plan de nos existences humaines : physiologique, psychologique, social et culturel, mais aussi moral, esthétique, métaphysique et spirituel.

Prendre en considération le sourire en tant qu'objet de pen-

Un être humain peut sourire dans la joie, mais aussi dans les larmes

sée n'a rien d'anecdotique dans la perspective d'une interrogation sur l'humain. On le constate aisément lorsqu'on se tourne vers l'anthropologie et l'ethnologie : là où les hommes sont, il y a des sourires : certains de ces sourires sont spontanés, comme peuvent

l'être certains sourires d'enfants, d'autres sont des représentations de sourires, par exemple les sourires tatoués traditionnellement sur les visages des femmes aïnoues et ceux qui s'affichent sur les portraits de l'art le plus contemporain. Le sourire serait-il donc un propre de l'homme, injustement oublié au profit du rire ?

Ce qui est certain, c'est que l'humain s'y révèle dans toute sa complexité, ses variations et même ses contradictions. Être humain, c'est être un sujet capable de ressentir de multiples émotions – un être humain peut sourire dans la joie, mais aussi dans les larmes, et ses sourires peuvent exprimer la bienveillance comme la moquerie, la gaieté

comme l'amertume, la bonté comme la malveillance ; un être humain est sociable, capable d'extérioriser son intériorité, mais aussi de cacher celle-ci en utilisant par exemple les sourires en guise de masques. L'observation des sourires révèle également qu'un être humain n'est pas qu'un corps, mais également un être doué de réflexion et de liberté, capable de mettre à distance ses émotions et d'interroger ses idées. Elle permet en outre de saisir, par exemple à travers le charme, la présence en l'homme d'un invisible, d'un présent et même d'un infini.

On peut aller plus loin, et montrer que le sourire ne se contente pas de nous informer sur ce qu'est l'humain : il est aussi un appel à l'humanité. En effet, cha-

cun d'entre nous peut percevoir qu'un sourire nous est adressé et qu'il nous requiert. De ce point de vue, les échanges de sourires autour du berceau d'un enfant sont révélateurs du rôle joué par le sourire dans le devenir humain. Ainsi le sourire, pour peu qu'on lui prête attention, parle silencieusement aux hommes de l'humain ; il enseigne l'humain et permet à chacun de l'entretenir en lui. Dans une société où nous nous avançons masqués à cause d'une pandémie, il est donc urgent de se demander comment maintenir et encourager notre capacité à sourire, et donc notre capacité à vivre en humain. ■

Dernier livre paru : « Des sourires et des hommes. Une approche philosophique » (Bayard, 2020).